Point d'?

Décembre 2004 N° 24

EIRENE GVOM

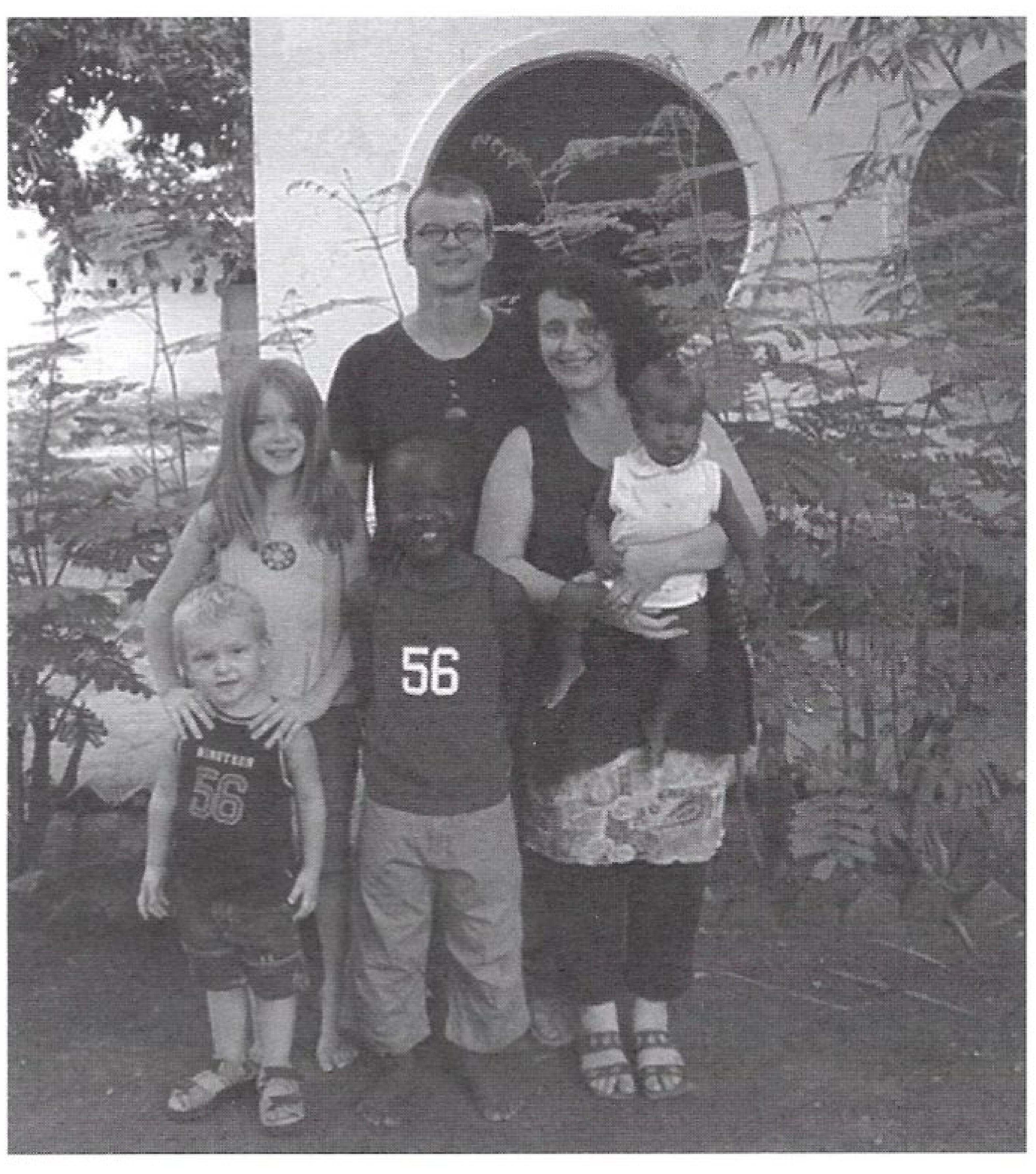
Service chrétien international pour la Paix Groupe Volontaires Outre-Mer

Le volontariat: entre tradition et modernité! un faux dilemme?

Editorial

Stratégie, monitoring, cohérence, programme… celles et ceux qui doivent défendre les valeurs et les actions des organisations du volontariat se retrouvent toujours plus confrontées à ces incantations, comme autant de «recommandations fortement recommandées» de la part des instances officielles de la coopération suisse. Du côté de la base, de ceux qui depuis des années s'investissent pour cette forme de coopération par l'échange, voilà des pressions qui sont souvent ressenties comme une atteinte à l'essence du volontariat et à ses principes de fonctionnement.





Qu'est-ce à dire? Devons-nous vraiment faire un choix cornélien entre survivre en abandonnant notre âme à la technocratie de la coopération, ou succomber avec les honneurs d'être restés fidèles jusqu'au bout à une certaine façon de s'organiser et de coopérer?

Avec la prudence caractéristique d'un nouveau venu, j'essayerai de refléter ici ce que j'ai perçu comme quelques unes des valeurs centrales que GVOM et EIRENE défendent:
<u>La solidarité</u>: donner un peu de son confort, pour mieux comprendre, recevoir et apporter.
<u>La proximité</u>: nouer des relations d'égal à égal et partager un vécu avec des organisations de la base, légitimes et représentatives.
<u>Le témoignage</u>: s'engager avec des partenaires et des projets qui nous permettent d'apporter à notre société «développée» tant de nouvelles visions, que des informations alternatives.
<u>L'innovation</u>: favoriser un certain renouvellement dans les thèmes abordés et oser appuyer de nouveaux partenaires au Sud.

Rassurons-nous: non seulement ces valeurs restent actuelles, mais elles sont au cœur des «principes de valeur ajoutée de l'échange de personne dans la coopération» récemment soumis par Unité à la Direction de la Coopération et du Développement (DDC). C'est la mise en avant de ces principes qui a permis d'assurer un soutien décisif, financier et politique, à nos activités pour les années à venir, acquis qui n'a rien d'évident dans la conjoncture actuelle.

Bien sûr, en parallèle, la «modernité» exige de nous, entre autres, d'identifier au plus près les besoins de nos partenaires, de valoriser nos expériences, d'offrir un encadrement professionnel ou encore de pouvoir rendre des comptes sur l'usage qui est fait de l'appui qui nous est donné. Ce sont là des défis compatibles avec nos principes. Sachons les relever: nos partenaires et coopérants au Sud l'attendent aussi de nous. Tout en restant conscients de nos valeurs, de leur importance pour notre identité et notre motivation… et soyons prêts à réagir quand elles seront vraiment mises en danger.

Martial Chollet

Sommaire



Photo: Pascale et David

Impressions

Nos premiers jours à N'Djamena

Le RAPS (Réseau de partage et de solidarité) soutient les organisations de base en mettant sur pied des formations correspondant aux demandes de celles-ci, en effectuant un suivi des activités des différents groupements et en les appuyant dans leurs demandes de fonds auprès des bailleurs. C'est une association relativement jeune et très proche du terrain, puisqu'elle a été fondée en 1999 par quelques-unes des actuelles organisations membres. Aujourd'hui, le RAPS en compte plus de 90 (plus environ 30 membres à titre individuel) et refuse constamment de nouvelles inscriptions. De plus, pour éviter de trop s'éparpiller, il a recentré ses activités selon 4 axes: production agricole et élevage (fertilité du sol, semences, élevage), transformation des produits agricoles (fruits, karité...), gestion (ferme, ménage, organisation) et développement holistique. Pascale vient de débuter son affectation auprès du RAPS à Sarh, où elle est accompagnée de son ami David.

Voici leurs premières impressions du Tchad.

Oui, c'est long pour arriver jusqu'à Sarh!!! Ça permet néanmoins de vivre la transition en douceur et de nous adapter progressivement aux nouvelles conditions, qui n'ont vraiment rien à voir avec ce que nous connaissons de la Suisse.

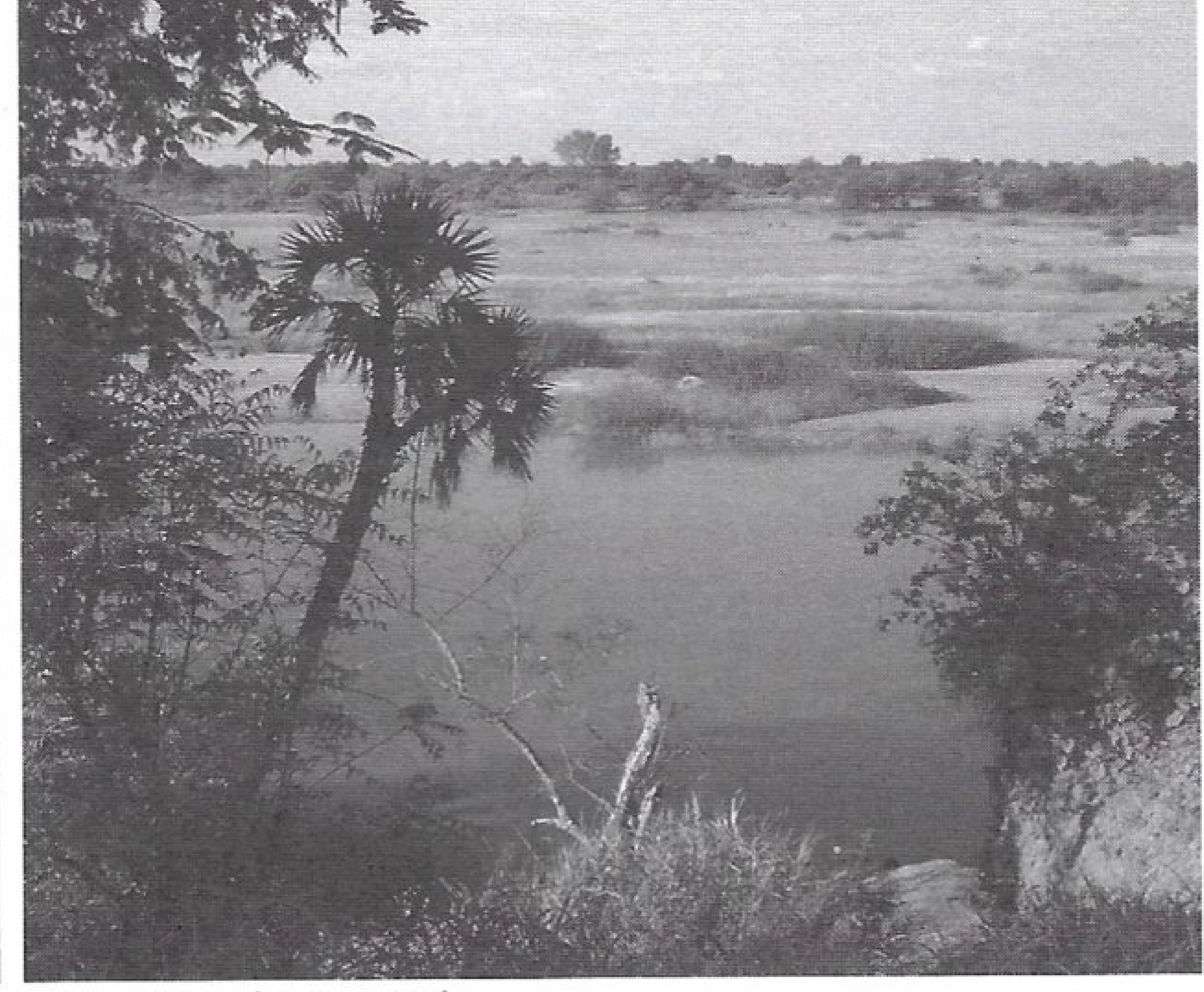


Photo: Pascale et David

La première semaine, nous la passons dans la capitale, N'Djamena, à "faire les courses". Durant cette période, nous logeons dans la jolie "case de passage" de la MET (Mission Evangélique au Tchad), habituellement tenue par un couple de vieux Bernois. Comme il est un peu difficile de se déplacer sans véhicule en ville, nous en profitons surtout pour nous reposer. David passe de longues heures à observer les habitudes alimentaires des «margouillats» et tente d'associer les bruits étranges avec les animaux qu'il connaît. Il étudie les subtilités du français tchadien (voir lexique) et s'informe sur la gestion des ordures. A part ça, nous avons quand même l'occasion de nous rendre à l'église le dimanche (nous reparlerons de l'importance de l'église dans la vie sociale du Tchad) et d'y faire la connaissance d'une famille suisse (ce qui nous permet de suivre la finale de l'Euro 2004 dans leur maison équipée pour faire face aux nombreuses coupures d'eau et d'électricité).

Au fil des jours, nous nous risquons à tenter le taxi pour nous déplacer. Ici, les taxis (de vieilles Peugeot) s'apparentent en fait plus à des lignes de bus, dans le sens où ils effectuent un trajet plus ou moins fixe, alors que le chauffeur y entasse un maximum de passagers. Encore faut-il réussir à s'orienter... Comme dans beaucoup d'endroits en Afrique, il n'y a quasiment pas de magasin. Tout un chacun déroule sa natte au bord de la route et propose sa marchandise. Les téléphones comme les légumes s'achètent au marché. Les locaux des administrations se reconnaissent de loin: une pièce sombre et délabrée avec un ventilateur au plafond et des piles de papiers poussiéreux, les indispensables tampons et pas d'informatique. Cela fonctionne malgré tout, à sa manière.

Une grande ville reste une grande ville, avec son lot de bruit et de pollution: nous avons tout de même hâte de quitter la capitale pour Sarh.

Voyage en bus

Le lendemain à 8h du matin rendez-vous pour monter les bagages sur le bus. Une fois les divers malles, valises et sacs empilés sur le porte-bagages, à une hauteur déjà impressionnante, le tout est bâché. Viendront s'y ajouter encore motos, vélos, tables et autres ustensiles plus "fragiles".

Notre bus et son chargement

Vers midi, l'heure du départ est finalement donnée, et les passagers s'entassent tant bien que mal. Autant l'avouer tout de suite, nous avons payé les deux places en cabines, à l'avant, ce qui nous permettra de voyager dans un luxe relatif et appréciable. Nous sortons alors enfin de la ville, avides de nouveaux paysages. N'Djamena se situe en zone sahélienne, et comme la saison des pluies vient de débuter, le paysage est encore relativement sec, couleur sable, avec une végétation éparse, broutée par des dromadaires. Au fur et à mesure que nous avalerons les 550 km de mauvaise route et de piste, le décor se modifiera: la terre deviendra plus rouge et la végétation luxuriante. Aux abords de Sarh, nous entre-apercevrons de charmants villages, entourés de champs de maïs et se blottissant à l'ombre des palmiers, des manguiers et de gigantesques Caïcedras.

Nos compagnons de voyages lors d'une pause

Mais nous en sommes encore loin. Pour l'heure, il faut franchir les divers barrages militaires, douaniers, de police, de pluie, etc... Parfois, ce sont les papiers des motos et des vélos sur le toit qui sont contrôlés, parfois les passeports des passagers qui sont répertoriés. Habituellement, les "barrières de pluie" se lèvent facilement. Celles des autorités locales nécessitent bavardages, négociations à l'avantage du chauffeur ou petit billet glissé en même temps que les salutations d'usage. Les pauses se font au rythme de l'heure des prières musulmanes. Sinon, étant donné l'état des routes et la charge du véhicule, le chauffeur conduit prudemment (50-60 km/h de moyenne à tout casser). Finalement, à 22h, alors que la nuit est tombée depuis 5 bonnes heures, nous nous arrêtons dans un village. Il serait en effet peu prudent de continuer à cause des "coupeurs de route". Chacun descend sa natte du toit et la déroule à côté du véhicule. Comme nous n'avions pas prévu le coup, le chauffeur nous met à disposition une bâche pour que nous puissions également nous allonger. Ainsi se passe la nuit, en compagnie des moutons et sous une chorale tonitruante de crapauds (non, les nuits africaines ne sont pas silencieuses). Nous repartons au petit matin pour finalement arriver à Sarh en fin de matinée. Voyage un peu long mais finalement sans encombre et soulagement évident du conducteur d'avoir pu, une fois de plus, amener sa barque à bon port.

Pascale Wälti et David Maumier

Lexique tchado-suisse

Faire les courses: Tenter de régler toutes ses affaires.
Margouillats: Guéckos
Case de passage: Lieu d'hébergement.
Barrière de pluie: les pistes sont temporairement fermées en cas de pluie. Environ 4h de temps pour 1h de pluie.
Coupeurs de route: Brigands.



Photo: Pascale et David

L'histoire de Carlos, Samuel et Jorge

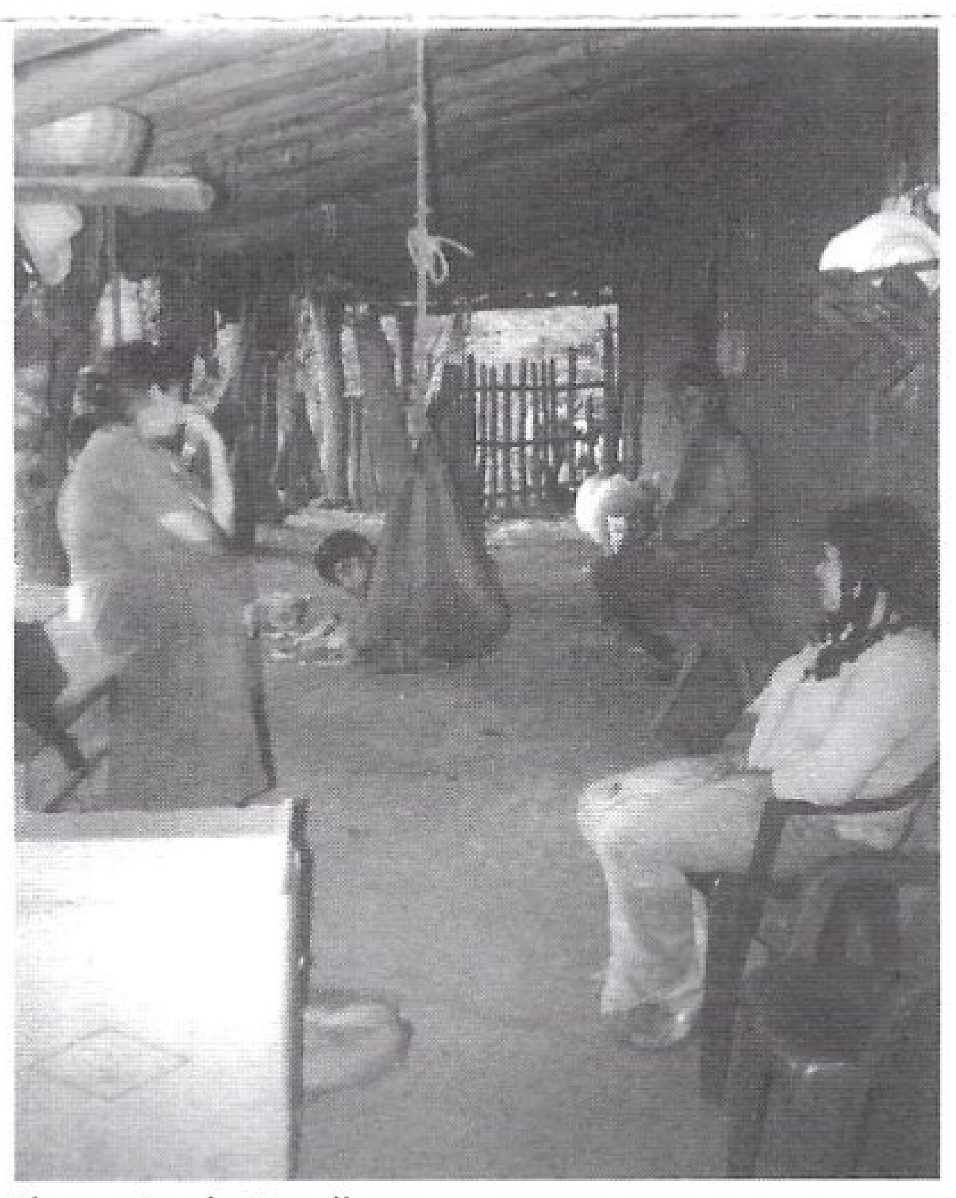
La municipalité de Arcatao au nord-est du Salvador est la dernière commune du territoire salvadorien avant la frontière avec le Honduras. La route goudronnée se termine dans l'enceinte de la ville. Plus loin, commence le "no man's land". Il n'y a pas de passage frontière "officiel" qui relie le Salvador avec le Honduras, il n'y a pas de transport public ni de chemins goudronnés, et en réalité, il n'y a pas de route. Les gens doivent aller à pied ou à cheval durant des heures et des heures pour arriver dans leurs districts et leurs hameaux. Ils empruntent des sentiers ou dans le meilleur des cas, des chemins de terre et de pierres que par euphémisme ils nomment "routes".

Nous, les physiothérapeutes, travaillons dans le projet de rééducation intégrale d'ALGES CHALATENANGO. Nous avons été informées par notre collègue promotrice de santé que, dans un hameau à huit kilomètres de distance du centre urbain, vit une famille qui justement aurait plusieurs enfants avec un handicap.

Un mercredi, jour habituel de notre visite hebdomadaire à Arcatao, nous avons décidé de chercher cette famille afin de vérifier l'information reçue. Nous en profiterons pour évaluer les nécessités ainsi que notre possibilité d'aider cette famille et ses enfants handicapés.

Comme c'est l'été, nous n'avons pas eu de problème majeur pour monter à Patamera (nom du village) avec notre véhicule à double traction même si nous avons mis 45 minutes pour parcourir les 8 kilomètres. Cependant, nous nous sommes rendues compte qu'en hiver, il serait pratiquement impossible de voyager par cette route autrement qu'à pied ou à cheval. Même si nous sommes en été, nous n'avons pas rencontré d'autre véhicule le long du chemin et le peu de personnes qui transitaient le faisait à pied ou avec un animal de bât. En plus d'être très pentu, le chemin est très étroit, truffé d'ornières, de pierres et de boue rouge qui, avec les pluies, devient glissant comme du savon.

Nous sommes arrivées à la maison que nous cherchions. Elle se trouvait à quelques 50 mètres du bord de la route, dans une pente assez inclinée. Elle est construite de torchis, avec une structure de bois et le sol en terre. C'est une maison typique des zones rurales pauvres du Salvador. Elle compte deux pièces: l'une est occupée par la famille pour dormir et dans l'autre on range les grains et les outils pour le travail des champs. Il y a en plus un couloir qui sert aussi bien de cuisine, de salon que de basse cour: la famille et les petits animaux domestiques, c'est à dire les chiens, les cochons, les poules, les poulets, les chats, etc. vivent ensemble.
La pièce, où dorment apparemment les membres de la famille, compte seulement 5 lits faits de bois et de cordelettes et couverts de nattes. Il y a aussi deux tables et la penderie consiste en une simple corde accrochée aux murs.


Photo: Carole Bucella

En arrivant à la maison, Monsieur Quitanilla nous a reçues. C'est un homme de plus ou moins 65 ans. C'est le chef de famille. Très aimablement, il nous a invitées à entrer dans son humble logis. En passant dans le couloir, nous nous sommes rendues compte de la présence d'un enfant dans un hamac. D'un simple coup d'oeil, nous avons vu que cet enfant était sévèrement handicapé et dans de très mauvaises conditions. Monsieur Quitanilla a appelé sa femme, Flor, qui apparemment a un âge avancé bien que nous n'ayions jamais pu le savoir.

Nous nous sommes présentées comme membres de l'équipe de rééducation d'ALGES et notre promotrice, Esperanza, leur a expliqué le motif de notre présence.
Pendant la conversation, ils nous apprirent qu'ils avaient onze enfants dont trois avaient un handicap. Ils n'avaient jamais reçu d'aide médicale ni aucune mesure de rééducation à cause de l'éloignement du logement, le manque de ressources économiques et l'impossibilité d'avoir un moyen de transport adéquat pour les emmener jusqu'à une unité de santé plus proche que celle d'Arcatao.

Finalement, nous leur avons demandé de nous présenter leurs enfants handicapés, et le père, avec un geste de la tête nous a montré le premier. Carlos dans le hamac, un adolescent de 17 ans, ne portait pas attention à notre présence.
Nous avons observé qu'il présentait de multiples lésions sur le visage et les avant-bras. Nous avons demandé l'origine de ces blessures et le père nous a expliqué qu'il avait souvent des convulsions violentes, jusqu'à dix fois par jour, et qu'en étant sur le sol il se cognait, c'est pourquoi généralement, ils le gardaient dans le hamac. Nous avons pu vérifier que Carlos pouvait marcher sans l'aide d'un tiers, mais qu'il nécessitait de l'aide pour faire d'autres activités plus complexes comme se baigner, s'habiller, manger, boire...

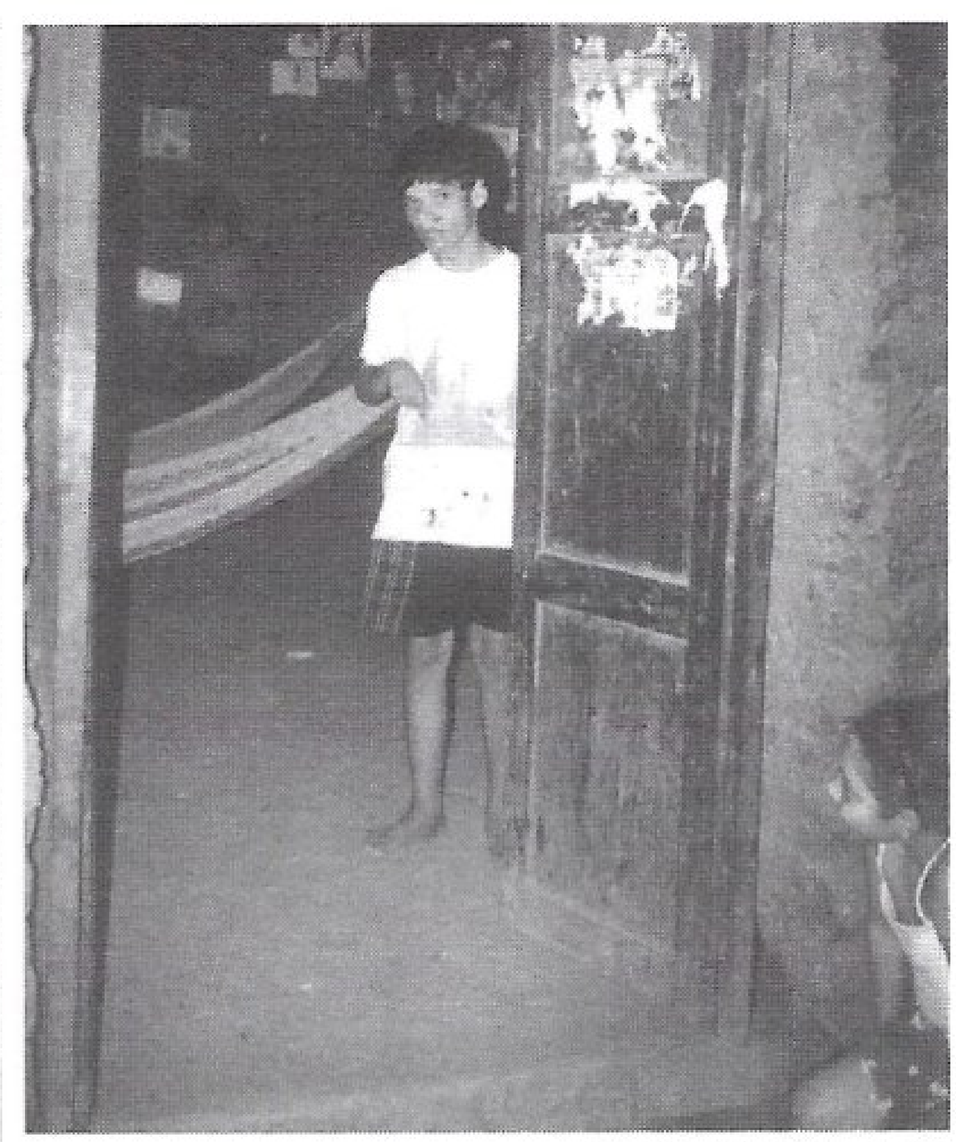
Pendant ce temps, un adolescent de 16 ans s'est approché en se trainant sur le sol de terre. Samuel est un jeune très curieux et hyperactif, avec des yeux très expressifs. Son visage était couvert de saleté, un mélange de terre et de jus de mangue. Nous avons observé qu'il pouvait se lever avec une aide et faire quelques pas avec un appui. Mais lui aussi souffrait de

convulsions bien que moins fréquentes et moins violentes que son frère aîné.

Comme ils nous avaient dit qu'il y avait trois enfants handicapés, nous avons demandé à connaître le troisième. C'était le plus jeune des trois, Jorgito, 5 ans. Sa mère nous a dit qu'il était en train de dormir et elle nous a fait entrer dans la chambre très obscure et froide. Nous avons vu dans le lit un enfant très mince qui nous souriait; il suivait nos mouvements avec ses yeux et nous répondait avec un sourire en entendant nos voix. L'enfant était couché sur le dos et il ne pouvait pas changer de position tout seul. En parlant avec la mère, elle nous a expliqué sa difficulté à l'alimenter: il ne peut pas déglutir les aliments solides et comme ses deux frères, il a lui aussi, des convulsions.

Le père nous a dit qu'il pensait que celui qui aurait le plus de possibilités de récupération était Samuel, vu que c'était lui qui demandait le moins de travail pour son entretien.

Nous avons offert à la famille les services qu'offre ALGES dans son centre d'Arcatao pour les personnes handicapées. Nous leur avons fait la proposition de leur fournir un moyen de transport adéquat.
A cette date, nous avons réussi à apporter à deux des trois enfants, une évaluation spécifique à San Salvador. Aujourd'hui, ils suivent un traitement anticonvulsif ce qui a permis de réduire significativement la fréquence des crises. Quand le temps et l'état du chemin le permet, nous envoyons le véhicule les mercredi pour prendre au moins ces deux enfants et les traiter au centre de rééducation d'Arcatao. Nous sommes bien conscientes qu'en réalité, ce que nous pouvons faire dans ces conditions est limité. De plus, avec


Photo: Carole Bucella

le temps qui passe, nous nous sommes rendues compte que "Doña Flor" était de nouveau enceinte. Mais, il y a une semaine, elle a perdu son bébé à sept mois de grossesse.

Carole Buccella, physiothérapeute
Jeannette Castillo, physiothérapeute
Esperanza Ortega, promotrice

Traduction: Cécile Hétault

Départs

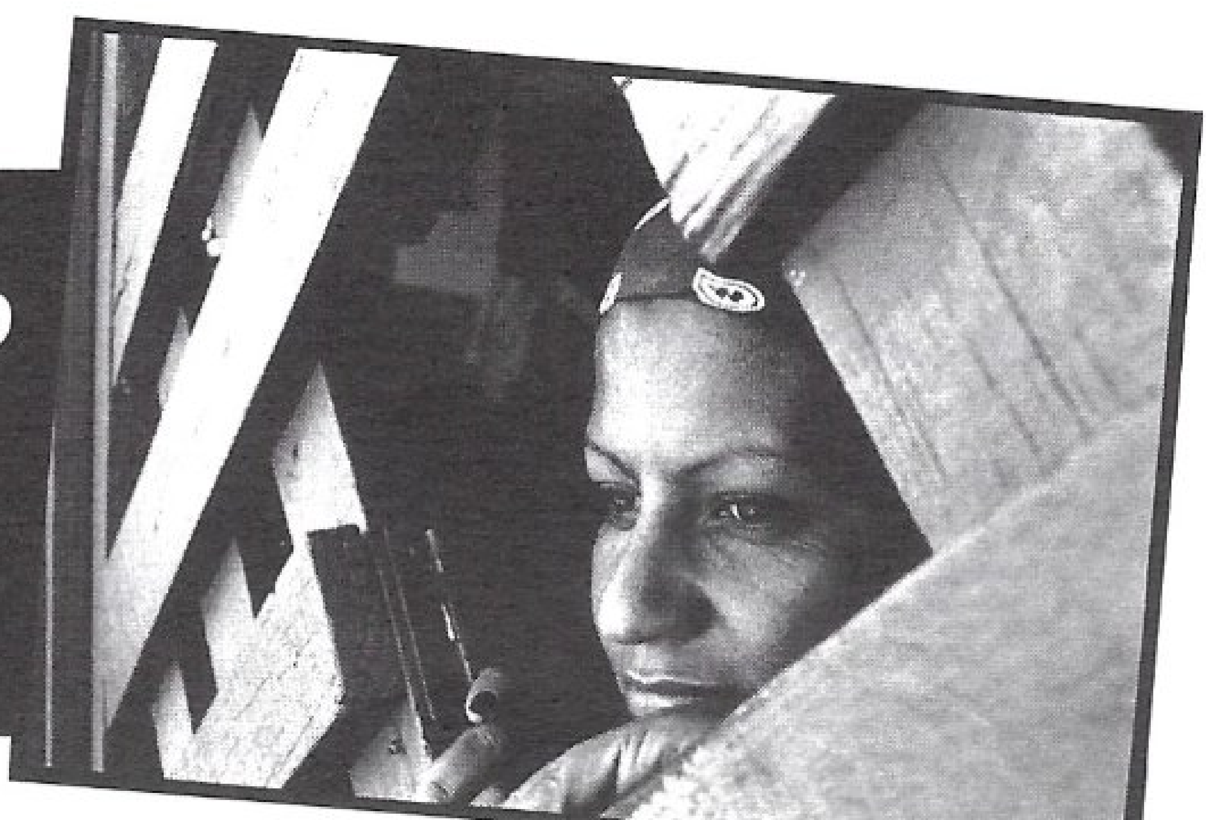
Grégoire et Isabelle sont partis pour 2 ans au Rwanda. Ils vont travailler avec l'Ecole technique paroissiale de Nyarurema, au Nord du pays. Ils soutiendront la section d'informatique. Isabelle aura de plus un rôle de médiatrice à l'école pour aider à régler d'éventuelles tensions.

Rémy fera un stage de 13 mois au Réseau de Partage et de Soutien à Sarh (Tchad) à partir de janvier prochain. Il accompagnera l'équipe du RAPS et s'occupera de thèmes agricoles tel que enjeu et risques des OGM, potentiels et contraintes des cultures maraîchères et frutières, sélection de semences.

Diego est architecte. A partir de novembre et pour 3 ans, Diego sera coopérant avec la RASA (Réseau d'Alternatives durables dans le domaine Agricole). Ce réseau, spécialisé dans l'agro-écologie, soutient les communautés indigènes et paysannes de l'état de Jalisco au Mexique. Diego collaborera techniquement et sur le plan organisatif au projet Claragua qui vise l'amélioration de l'approvisionnement en eau et la construction de locaux communautaires en revalorisant les techniques et matériaux traditionnels. Diego peut bénéficier de l'expérience du stage d'une année réalisé sur le terrain avec les groupes et familles membres de la RASA.

Catherine En tant que politologue, elle appuiera dès janvier 2005 le secteur information et systématisation de l'ONG costaricienne Asociación Servicios de Promoción Laborales (ASEPROLA). ASEPROLA est engagée dans la défense des droits sociaux et du travail dans l'ensemble de l'Amérique centrale. Elle s'attache particulièrement aux droits des travailleuses des maquilas. Actuellement, ASEPROLA informe et mobilise quant aux impacts sociaux des traîtés de libre commerce entre l'Amérique centrale et les USA (voir www.aseprola.org).

Noé Cinéaste salvadorien, réalisera une mission de courte durée d'appui au programme de télévision communautaire tevé ciudad de la Municipalité de Montevideo (Uruguay). Tevé ciudad est une alternative participative aux chaînes commerciales. Comme programme réalisé pour et par les habitants des quartiers défavorisés, il leur permet de projeter leur vision de la réalité du quartier, avec ses problèmes, ses rêves et ses projets concrets.



Las Mélidas (MAM)

Depuis le mois d'avril, Valérie travaille au Salvador pour l'association "Movimiento Mélida Anaya Montes" (MAM) connue aussi sous le nom "Las Mélidas" dans le programme de «développement local». Cette organisation de femmes est née en 1992 peu après la signature des accords de Paix. Son nom est un hommage à Mélida Anaya Montes, co-fondatrice durant le conflit armé (1980-1991) de l'une des branches du FMLN (Front Farabundo Marti de Libération Nationale) et défenseuse des droits humains. L'association vise à construire une société plus démocratique et plus équitable en promouvant les droits des femmes par le biais notamment de l'information, la diffusion de valeurs féministes et l'appui à la participation citoyenne et politique des femmes.

La casa regional de Cojutepeque

Las Mélidas sont organisées en différentes maisons régionales, et personnellement je travaille à Cojutepeque dans le Département de Cuscatlán. Il s'agit d'une région principalement rurale ayant beaucoup souffert des tremblements de terre de 2001.



Photo: Valérie Balleys

Les principaux axes développés par l'association dans cette région sont :

- l'octroi de micro-crédits. Ceux-ci sont destinés aux femmes ayant très peu de ressources économiques afin qu'elles puissent se lancer dans une activité qui leur permette d'acquérir valorisation et autonomie.
- promouvoir la participation citoyenne des femmes et leur organisation (création de comité de base, d'association de femmes) afin que celles-ci revendiquent leurs droits et leurs besoins face aux autorités municipales et qu'elles s'insèrent dans les processus de décision.
- sensibiliser les femmes à la construction sociale des relations hommes-femmes (genre) en offrant une formation et des ateliers autour de thèmes tels que la violence intra-familiale, la sexualité, les droits du travail, la planification familiale, etc.

Une association féministe dans un paysage marqué par les inégalités

L'histoire de la participation des femmes au Salvador est marquée par l'époque de la guerre civile (1980-1991) lorsque les différentes forces de l'opposition (regroupées politiquement autour du FMLN) tentèrent de renverser l'oligarchie constituée de 14 familles afin de mettre fin à des années de répression et d'établir une réforme agraire. Les femmes se sont complètement impliquées dans cette lutte et dans les différents processus de pacification qui suivirent, une période où les rôles sexués traditionnels ont été remis en question.
La plupart des mouvements de femmes au Salvador se sont d'ailleurs organisés publiquement à la suite du conflit armé et de la signature des accords de Paix. Leur nombre et leur importance reflètent une grande nécessité: en effet, au-delà des inégalités sociales qui caractérisent le pays, on ne peut que constater l'importance des inégalités de genre. Les femmes sont largement exclues des processus de décision, que ce soit à l'intérieur de la famille, au niveau local, régional ou national; et elles souffrent fréquemment de violence domestique à l'encontre de leur personne.

De plus, si la pauvreté affecte près de la moitié de la population salvadorienne, celle-ci touche, selon le dernier rapport du PNUD, plus spécifiquement les femmes. En effet, sur 10 personnes qui gagnent moins de 45 dollars mensuels, huit sont des femmes. De ce fait, ces dernières apparaissent comme particulièrement vulnérables dans le contexte politique actuel marqué par les offensives du parti au pouvoir, l'ARENA, en matière de privatisation des services publics (eau, santé, éducation) et par la récente signature du Traité de libre commerce (TLC) avec les Etats-Unis.

Par ailleurs, les cas de désunion et de non-responsabilité paternelle étant fréquents, de nombreuses femmes éduquent seules leurs enfants (souvent nombreux) et sont responsables de la survie économique du groupe familial. Toutefois, elles n'ont que très peu accès à l'emploi formel et se tournent généralement soit vers le secteur informel qui n'offre aucune protection sociale (vente de produits dans la rue ou les marchés par exemple) soit vers des emplois à l'intérieur des maquilas (entreprises étrangères installées en zone franche où les conditions de travail sont très dures, l'emploi précaire et le salaire largement en-dessous du minimum, 95% du personnel des maquilas sont des femmes).

De ce fait, l'association Las Mélidas fait preuve d'un féminisme engagé dans la résistance aux politiques de globalisation et au modèle néo-libéral.

1 Le secteur agricole du Salvador est actuellement menacé par la mise en œuvre dès janvier 2005 du Traité de Libre Commerce entre l'Amérique centrale et les Etats-Unis (CAFTA) que le gouvernement salvadorien a signé récemment. Le Traité doit encore être approuvé par l'Assemblée nationale des deux pays.

Valérie a interwievé Solvia E. Matus



Photo: Valérie Balleys

Silvia E. Matus sociologue et responsable du programme de «développement local».

Quels sont les objectifs de l'association et du contexte actuel au Salvador?

Depuis que l'association s'est formée en 1992, on cherche à développer l'organisation, la mobilisation des femmes. A l'époque, l'un des objectifs centraux était de promouvoir la participation des femmes au processus de démocratisation du pays et à la lutte pour la conquête de leurs droits en tant que femmes. C'est d'ailleurs toujours le cas. Le programme de "développement local" prend dans ce sens une grande place au sein de l'association. Il s'agit de promouvoir l'organisation de base des femmes au niveau des différentes communautés pour la conquête de leurs droits et la réponse à leurs besoins au niveau local mais aussi national. La mobilisation des femmes peut se faire autour de demandes concrètes, avoir accès à l'eau potable par exemple, mais aussi avoir le droit de jouir d'une vie sans violence, avoir accès au système éducatif, etc.

Et quelles sont actuellement les principales résistances à la mobilisation des femmes ?

Il y en a beaucoup qui viennent: des femmes comme des hommes. A certains endroits, l'organisation de femmes est très mal vue: on dit qu'elles sont devenues folles, qu'elles sont prostituées ou qu'elles vont devenir lesbiennes et il y a toute une série de préjugés; Cependant dès que les femmes commencent à conquérir de nouveaux espaces pour le bien-être de la communauté ou pour elles-mêmes, elles sont vues avec beaucoup plus de respect. Dans les milieux ruraux en particulier, beaucoup d'obstacles rendent l'organisation des femmes difficile: la pauvreté, les perceptions culturelles traditionnelles sur les rôles que doivent jouer femmes et hommes dans la société, le machisme des hommes mais aussi tout le modèle néolibéral. Les politiques néolibérales sont parvenues à nier tout type d'attention au secteur rural jetant dans une plus grande pauvreté femmes et hommes. La principale préoccupation est actuellement celle de nourrir sa famille et non celle de s'organiser autour du changement.

"La première rencontre mésoaméricaine de femmes" a eu lieu à San Salvador du 16 au 18 juillet dernier. Il me semble justement que le thème économique était au centre des préoccupations avec la campagne active de nombreuses organisations féminines d'Amérique centrale contre les TLC et la privatisation des secteurs publics?

Oui, mais pas seulement. De nombreux thèmes étaient présents, par exemple les questions de la violence, de la santé, de la migration, mais toutes ces questions ont été abordées fondamentalement dans leur relation avec les processus économiques en cours. La situation de pauvreté actuelle, du retrait de l'Etat, affecte profondément la population. Et lorsque, par exemple, tu veux parler de santé dans un pays où 70% des personnes, et principalement des femmes, travaille dans le secteur informel et n'est pas assuré, c'est une question qui touche beaucoup à l'économie. Du point de vue du travail de l'association, il ne suffit pas de rendre les femmes conscientes de l'importance de la planification familiale, des contrôles médicaux de base, mais il faut qu'elles aient aussi la possibilité d'accéder à ces soins médicaux. Ce type de service devrait être complètement pris en charge par l'Etat.
Par rapport aux multiples appels que l'on a entendus durant le forum des femmes contre les TLC, il est certain que le traité de libre commerce est une menace pour l'économie des pays centraméricains. Celle-ci va être bouleversée par une concurrence hautement déloyale de la part des entreprises nord-américaines. Pour une économie vulnérable comme celle du Salvador, basée sur la petite propriété, la micro production, voire l'autosubsistance familiale, l'impact de l'annulation notamment des taxes à l'importation de nombreux produits et aliments de base venant des Etats-Unis va être énorme. Les produits des grosses firmes américaines, dont l'agriculture est largement subventionnée, vont concurrencer avec beaucoup trop d'avantages la petite production.

Valérie Balleys



Scènes de vie

Blocage… terrible

Au marché... sur les hauts de Lausanne.
Un stand, sympa.
Bien arrangé, qui fait envie
Il fait beau…
Elle s'approche l'animatrice de BAT
Toujours à l'affût de ce qui pourrait améliorer
Les cours de français.

C'est une aubaine: des fermiers
Porte Ouverte de leur ferme
Pour les écoles…
Peut-être que cela va aller pour le cours de français
Des requérants de BAT
Ils sont un peu plus vieux que des écoliers
Mais ce serait l'occasion d'être concret
D'être sur le terrain…

Pardon Madame… !

Cela pourrait-il convenir aussi pour des adultes ?
Certainement… Vous êtes combien ?…
C'est pour un cours de français…
Mais pourquoi pas… !

C'est pour un cours de français
Avec des requérants d'asile…

Oh là, c'est qu'il y a un problème
Mon mari est de l'UDC !!
Ça ne va pas aller…
Vraiment pas possible…
!!!!!!

Réconfortant

Quelques semaines plus tard
Les deux animatrices de BAT
Parcourent la ville, participant à une manif…
Elles tiennent un calicot
Font signer une pétition
A l'adresse du Conseil Fédéral
Et du Conseil d'Etat Canton de Vaud.
C'est le jour où des gens ont décidé
De dormir dehors pour appuyer cette pétition
Au profit des NEM… (Non Entrée en Matière)
Des gens mis à la rue et sommés de quitter la Suisse

Après des signatures grotesques de trois jeunes
Sans commentaires… mais ça les a fait rire !
Elles sont arrêtées …
Un jeune à vélo leur demande
«Que faites-vous signer ?»
Il lit
«Je veux signer ça!».
Cette fois vraiment, avec sa signature

Arrivée à La Palud à 22 heures
pour y être solidaire
Avec ceux qui doivent passer chaque nuit dehors,

Juste avant de se préparer pour la nuit...

Tiens, le cycliste de tout à l'heure revient
Sans son vélo, mais avec trois amis aussi jeunes que lui.

Etonnement…

«Je reviens avec des copains…
Je leur ai expliqué…

Ils veulent signer aussi»
…

Gilbert Zbaëren

Changement d'adresse
Cécile Hétault
Ch. de la Prairie 9
1720 Corminbœuf

JAB 2300 La Chaux-de-Fonds

Ensemble en 2005 !

Si vous n'avez pas payé votre abonnement et ou cotisation depuis 2 ans, votre nom sera supprimé du fichier d'adresses du journal.





Adresses

GVOM: C. Cécile Hétault, Ch. de la Prairie 9, 1720 Corminbœuf
EIRENE Suisse: N. et F. Godi-Glatz, Ch. du Franoz 11, 1038 Bercher, Tél. 021 887 88 12
Web: www.gvom.ch - www.eirenesuisse.ch
Abonnements: 4 parutions par an: Frs 16.- Abonnement de soutien au journal: Frs 25.-
Cotisation annuelle EIRENE Suisse: Frs 50.-
Rédactrices: B. Faidutti Lueber, N. Godi-Glatz, Cécile Hétault
Ont participé à ce numéro:
Textes: M. Chollet, D. Maumier et P. Wälti, C. Buccella, J. Castillo et E. Ortega, C. Hétault, V. Balleys, G. Zbaëren
Photos: ?, A. Zürcher, D. Maumier et P. Wälti, C. Buccella, V. Balleys
Imprimerie: Rapidoffset, Le Locle
Maquette: A. Monard, La Chaux-de-Fonds
Journal adressé aux membres GVOM et EIRENE ainsi que sur abonnement
Comptes de chèque: GVOM, CCP Lausanne 10-20968-7 EIRENE Suisse, CCP La Chaux-de-Fonds 23-5046-2